

## SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE Préface à la troisième édition (avril 2009)

François RASTIER  
CNRS-Inalco, Paris

Vingt ans après la première parution, une réédition semble un prétexte opportun pour situer la sémantique interprétative au sein de la sémiotique et pour esquisser ses perspectives présentes.

La sémantique interprétative prend pour objet les textes, qui sont tout à la fois son objet empirique et son objet de connaissance. Les textes que l'on relit, même ceux qui paraissent limpides, comme les œuvres de Primo Levi, restent difficiles — mais, parce qu'on les relit, ils deviennent des classiques. Cela peut paraître bien littéraire, mais les œuvres du passé sont nos éducatrices et si nous cessions de les lire, elles deviendraient illisibles. Par ailleurs, s'intéresser à ce qui demeure difficile à comprendre peut se concilier avec l'étonnement philosophique comme avec la curiosité scientifique. Les textes qui ralentissent la lecture semblent poser d'eux-mêmes la question de l'interprétation. La linguistique et la littérature ont d'autant plus à apprendre l'une de l'autre que la grammaire est née dans l'Alexandrie hellénistique comme une discipline auxiliaire pour l'établissement et l'interprétation des grands textes.

*Les trois linguistiques.* — La distinction de Coseriu entre *linguistique du langage*, *linguistique des langues* et *linguistique des textes* demeure un excellent point de départ pour le nécessaire remembrement de la discipline<sup>1</sup>.

Sauf à s'enfermer dans un universalisme spéculatif sans fondement empirique, la *linguistique du langage* ne peut évidemment être considérée comme indépendante : à vocation universelle, elle doit être conçue dans la dualité qu'elle forme avec la linguistique générale, c'est-à-dire avec la *linguistique des langues*, dans ses deux dimensions, historique et comparative. On ne saurait toutefois conclure du général à l'universel : la linguistique du langage est donc obtenue par abstraction hypothétique à partir de la linguistique des langues. Si les entreprises typologiques supposent des universaux, ils revêtent un statut méthodologique et ne doivent pas être considérés comme transcendants ou « cognitifs ».

Dans la perspective comparative qui a présidé à la constitution de la linguistique générale, une langue n'est au demeurant qu'une part spécifique d'un groupe de langues en co-évolution (« familles », aires, etc.) ; aussi, la caractérisation des langues demeure-t-elle une entreprise *contrastive* : tant en synchronie qu'en diachronie, une langue ne peut être décrite isolément, car elle est en interaction constante avec d'autres.

Par ailleurs, la *linguistique de la langue*, faussement attribuée à Saussure par les éditeurs du *Cours de linguistique générale*, doit être conçue en tenant compte de la dualité langue / parole, dans laquelle la parole reste l'élément déterminant<sup>2</sup>. En effet, la langue n'est qu'une reconstruction des régularités décrites dans la parole. L'idée chomskienne d'une compétence abstraite qui contiendrait l'infinité des phrases possibles a montré ses limites<sup>3</sup> théoriques et pratiques, car la « langue » ainsi conçue repose sur l'oubli méthodique des *normes* de la parole, normes de discours, de genre, de style, notamment.

---

<sup>1</sup> En règle générale, la philosophie du langage n'a pas su tenir compte de la fondation de la linguistique comme science et n'a donc pas pu se transformer en philosophie de la linguistique ; elle se trouve ainsi, toutes proportions gardées, dans la situation paradoxale d'une philosophie de la nature qui ignorerait la physique.

<sup>2</sup> Dans son discours à l'occasion de la création de la chaire de Bally, Saussure dit ainsi de la linguistique : « Elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la langue, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la parole, *force active et véritable origine des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage*. Ce n'est pas trop que les deux » (*Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 273, je souligne).

<sup>3</sup> Par exemple, rien ne permet d'empêcher que l'application récursive des règles produise des syntagmes ou des phrases de longueur infinie.

Cependant, ce n'est pas la langue abstraite qui se réalise (ou s'aliène) dans la parole, mais la parole qui « s'idéalise » dans la langue telle que la conçoivent les grammairiens. En concevant la linguistique de la parole et en affirmant sa légitimité, Saussure lui confère une autonomie relative à l'égard de la linguistique de la langue. Ainsi définie, la linguistique de la parole<sup>4</sup> ne fait qu'un avec la *linguistique des textes*, oraux ou écrits.

Par degrés d'abstraction successive et d'empiricité décroissante, nous obtenons la série :

1/Textes ---> 2/ [Langue <-comparaison-> Langues] ---> 3/ Langage

Nous nous trouvons ainsi devant un apparent paradoxe : partie la moins développée et la moins reconnue de la discipline, la linguistique des textes constitue en fait le fondement empirique, méthodologique et théorique de tout l'édifice disciplinaire, tant il est vrai que les langues ne sont accessibles que par les textes et le langage par les langues – sauf à demeurer une docile idéalité philosophique.

*Pour une sémantique de corpus.* — L'informatique linguistique est en voie de se fondre dans la linguistique de corpus, qui permet de doter la linguistique d'une méthode expérimentale pour découvrir de nouveaux observables. Outre qu'elle renoue sur de nouvelles bases avec la philologie, la linguistique de corpus assume une responsabilité toute particulière. En effet, le texte isolé n'a pas plus d'existence que le mot ou la phrase isolés : pour être produit et compris, il doit être rapporté à un genre et à un discours, puisque tout texte relève d'un genre qui le rattache à un discours et par là à un type de pratique sociale. Ainsi les théories de la textualité doivent-elles tenir compte de l'intertextualité.

Les corpus ne sont pas simplement des réservoirs d'attestations, ni même des recueils de textes. Dès lors qu'ils sont constitués de façon critique, en tenant compte des genres et des discours, en s'entourant des indispensables garanties philologiques, ils peuvent devenir le lieu de description des trois régimes de la textualité : génétique, mimétique, herméneutique. Un texte en effet trouve ses sources dans un corpus, il est produit à partir de ce corpus et doit y être maintenu ou replongé pour être correctement interprété : le régime génétique et le régime herméneutique se règlent ainsi l'un sur l'autre. Quant au régime mimétique, il dépend aussi du corpus et notamment de la doxa dont il témoigne.

Si l'on convient de ces constats, il faut encore, pour les rendre opératoires, déterminer les grandeurs ou « unités » textuelles et caractériser leurs relations au sein du texte et entre textes, en fonction des parcours intertextuels qui structurent dynamiquement le corpus et justifient *a posteriori* sa constitution. Aussi la sémantique interprétative, partie intégrante de la linguistique des textes, s'est-elle développée en sémantique de corpus<sup>5</sup>.

Comme la véritable unité sémiotique des langues est le morphème, le mot est déjà un syntagme, c'est-à-dire une unité de discours. Toutefois, en sémantique référentielle notamment, on considère les mots comme des unités élémentaires, et l'on discute sur des mots isolés pour souligner leur polysémie<sup>6</sup>; à cela, nous opposons que les mots restent indissociables des textes dont ils sont tirés, car les textes demeurent les seuls *objets empiriques* de la linguistique.

Le programme intellectuel de la sémantique interprétative conduit à un remembrement de la linguistique autour du concept de texte, ce qui engage à renouer avec des formes nouvelles de la philologie et de l'herméneutique<sup>7</sup>.

Dans les sciences de la culture, les données sont ce qu'on se donne. Aussi, tout corpus assume une dimension critique car il dépend du point de vue qui a présidé à sa constitution et anticipe son interprétation. Le détour instrumental par les outils informatiques participe de

---

<sup>4</sup> Le terme est sans doute mal choisi ; et les concepts hjelmsléviens de *procès* et d'*acte* conviennent mieux.

<sup>5</sup> Voir Mathieu Valette, éd. *Syntaxe et sémantique*, 9.

<sup>6</sup> Toutefois, la véritable unité sémiotique des langues est le morphème ; le mot est déjà un syntagme, c'est-à-dire une unité de discours.

<sup>7</sup> Voir l'auteur, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001, ch. 3 et 4.

son objectivation, mais ne dispense ni d'une philologie numérique ni d'une herméneutique matérielle.<sup>8</sup>

*Communication et cognition.* — La sémantique interprétative se tient à égale distance des problématiques de la cognition et de la communication, qui tendent aujourd'hui à se partager sans reste l'espace de la linguistique, voire des sciences sociales.

La théorie des signes et du sens dépend, il me semble, de l'étude généralisée des textes, oraux et écrits, rapportés aux pratiques et aux cultures où elles prennent place. La méthodologie historique et comparée mise en oeuvre convient à l'étude de toutes les performances sémiotiques complexes.

Elle oppose un démenti silencieux à la problématique dominante qui voudrait fonder la théorie des signes sur la communication et régler leur usage par un principe de pertinence réduit à "l'économie cognitive". Nous ne devons pas restreindre les langues à des "instruments" de communication. C'est le paradigme de la *transmission*, lié à l'écrit, qui a ouvert la réflexion linguistique : il éclaire aussi pourquoi la communication orale n'est pas un simple échange d'informations<sup>9</sup>.

Traditionnellement, le langage est considéré comme un voile transparent ou une manifestation superficielle d'une réalité extérieure : aussi la linguistique et à sa suite la sémiotique croient-elles bizarrement que le réel est extérieur à leur objet. On en reste trop souvent à une conception instrumentale du langage, simple notation d'un niveau conceptuel pur, confondu avec le plan sémantique<sup>10</sup> : on ne tient pas compte de la révolution théorique due à Saussure, qui rapatrie si bien le signifié dans les langues que tout concept devient inséparable de son expression.

Le problème de la cognition voit ses données radicalement remaniées dès lors que l'on tient compte, par principe, des signes et des performances sémiotiques. La circularité

---

<sup>8</sup> À titre d'illustration, je peux mentionner ici l'étude thématique des sentiments dans 350 romans français (1830-1970 ; cf. l'auteur, éd., 1996) ; ou encore le projet *Morphogenres*, qui a démontré expérimentalement la détermination des caractères globaux de discours et de genre sur les caractères locaux de la morphosyntaxe : en partant de 2600 textes codifiés au préalable par leur discours (ex. juridique, littéraire) et par leur genre, puis étiquetés par un jeu de 251 étiquettes morphosyntaxiques, on a pu prouver que les taux moyens d'étiquettes (*tags*) varient assez précisément pour qu'une classification automatique à l'aveugle puisse retrouver les classifications de discours et de genre collectivement établies lors de la constitution du corpus. Cela permet de conclure que le niveau morphosyntaxique (auquel on réduit trop souvent la langue) dépend étroitement des critères textuels globaux de discours et de genre, c'est-à-dire de *normes* non décrites par les grammaires (cf. Malrieu et Rastier, *Genres et variations morphosyntaxiques, Traitements automatiques du langage*, 42, 2, 2001, pp. 547-577). Le projet européen *Princip.net* (2002-2004) a appliqué ces résultats à la détection automatique de sites racistes. En comparant systématiquement des corpus de sites racistes et antiracistes, à divers niveaux de l'analyse textuelle (lexique, syntaxe, mais aussi ponctuation) et documentaire (typographie, balises html) on a pu extraire un millier d'indices, qui implantés dans les règles d'un système multi-agents, permettent la caractérisation de sites à la volée, en temps réel.

L'enjeu de l'analyse sémiotique est clair : quand on parvient à corréliser des caractères locaux de l'expression (ex. présence de majuscules) à des critères globaux du contenu (être raciste ou non) par des règles (comme : seuls les racistes écrivent des phrases entières en majuscules), alors on peut améliorer crucialement la caractérisation de documents. Dans tous les cas, on part du global (caractérisation de discours et de genres) pour aller vers le local, selon le principe herméneutique que le global détermine le local. De nouveaux développements sont en cours avec le projet *C-mantic* consacré, comme *Princip.net* à des corpus multilingues (en l'occurrence : français, anglais, chinois). Pour un état de l'art concernant le développement de la sémantique interprétative en linguistique de corpus, voir Valette, M. (2008) Pour une science des textes instrumentée, *Syntaxe et sémantique*, 9, introduction, pp. 9-14.

<sup>9</sup> Voir l'auteur, *Communication ou transmission ?*, *Césure*, 8, 1995, pp. 151-195.

<sup>10</sup> Rappelons le slogan de Jackendoff en 1983 : « étudier la sémantique, c'est étudier la psychologie cognitive ». Quand on assimile la pensée et le niveau sémantique des langues, le contenu et l'expression des langues font l'objet de deux disciplines différentes, la psychologie et la linguistique. Rien de plus traditionnel que ce dualisme langage/pensée ; par exemple, en 1803 Charles Mongin dans sa *Philosophie élémentaire* (Nancy, Haener et Delahay), expliquait que l'objet de la grammaire générale est la pensée analysée au moyen des signes.

aporétique entre objets et représentations (qui présidait au *solipsisme épistémologique* revendiqué par Fodor) devient alors une simple complémentarité entre les moments subjectivants et les moments objectivants des mêmes parcours interprétatifs.

Les sciences cognitives sont des gnoséologies. Pour ma part, je préfère aborder la connaissance du point de vue épistémologique, en laissant la gnoséologie à la philosophie. En effet, la connaissance n'est pas dans nos têtes, mais dans nos textes, et nous ne cessons de l'y chercher voire de l'y produire ; selon Ferdinand Gonseth, investigation et textualisation forment une dualité car elles sont complémentaires. Plus généralement, la connaissance ne doit pas être considérée comme un objet stockable mais comme un mode interprétatif critique qui intéresse l'ensemble des performances sémiotiques.

Le problème général du couplage<sup>11</sup> avec l'environnement intéresse particulièrement l'environnement sémiotique propre aux cultures — sans que l'on puisse parler d'une fonction de « stockage externe » du langage. La cognition humaine naît du couplage avec les objets culturels. Même les hallucinations sont hautement culturalisées<sup>12</sup>.

Engagées dans un vaste programme de naturalisation des cultures, les sciences cognitives négligent généralement les facteurs culturels dans la cognition. Cela procède non pas d'un programme scientifique, mais d'une idéologie scientiste héritée du positivisme logique, voire du positivisme qui florissait déjà à l'époque de Darwin.

À mes yeux, la *culturalisation des sciences cognitives* est devenue un programme nécessaire<sup>13</sup> et l'on peut souhaiter notamment que la linguistique cognitive se préoccupe de la diversité des langues, des discours, des genres, des styles et des textes. Prenons un exemple élémentaire : on sait, depuis la découverte de la perception catégorielle par Liberman, que les sons linguistiques ne sont pas traités comme les bruits, et plus généralement que les objets culturels sont traités par des stratégies perceptives acquises et notablement descendantes. Cette propriété de la perception acoustique peut être transposée à la perception des signifiés (sur la perception sémantique et de sa variation en fonction du contexte et du texte, cf. l'auteur, 1991, ch. 7). Les régimes de perception sémantique induits par les genres et les styles *contraignent* la formation des images mentales à la lecture.

*Principes de sémantique interprétative.* — Il serait difficile de discerner tout ce que la sémantique interprétative doit aux auteurs dont elle synthétise des apports, qu'il s'agisse de Hjelmlev, de Greimas, de Pottier ou de Coseriu ; parce qu'elle se situe dans une tradition, elle a pu apporter une contribution propre — une tradition est aussi faite de ruptures.

S'étant diffusée tant soit peu hors de l'ouvrage éponyme que vous tenez entre les mains, elle me paraît devenue à présent indépendante de la volonté humaine, en tout cas de la mienne : il s'agit d'un courant de recherche, non d'une école<sup>14</sup>. Cette théorie doit donc être étudiée comme un corpus ouvert et non comme un corps doctrinal.

Voici, en bref, quelques principes de la sémantique interprétative formulés sous une forme quelque peu abrupte :

1/ (i) Le sens est un niveau d'objectivité qui n'est réductible ni à la référence, ni aux représentations mentales. Il est analysable en traits sémantiques qui sont des moments stabilisés dans des parcours d'interprétation. (ii) La typologie des signes dépend de la typologie des parcours dont ils sont l'objet. (iii) Le sens est fait de différences perçues et qualifiées dans des pratiques. C'est une propriété des textes et non des signes isolés (qui n'ont pas d'existence empirique). (iv) Le sens d'une unité est déterminé par son contexte. Le contexte c'est tout le texte : la microsémantique dépend donc de la macrosémantique. (v) Les unités textuelles élémentaires ne sont pas des mots mais des *passages*. Un passage a pour expression un *extrait* et pour contenu un *fragment*. (vi) Au plan sémantique, les traits pertinents sont organisés pour composer des *formes sémantiques*, comme les thèmes, qui se détachent sur des *fonds sémantiques*, les isotopies notamment. Les formes sémantiques

<sup>11</sup> Dans le sens de Uexküll, *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La théorie de la signification*. éd. Denoël, 1965; éd. Pocket, coll. Agora, 2004. [*Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Hambourg, 1934].

<sup>12</sup> « Les hallucinations sont culturellement déterminées » (Sieveking, in Lorblanchet et Sieveking, 1997, *The Monsters of Pergouset*, *Cambridge Archeological Journal*, 7, 1, p. 54.

<sup>13</sup> Cf. l'auteur, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991.

<sup>14</sup> Sans doute périmée, la notion d'école ne favorise pas la recherche.

sont des moments stabilisés dans des séries de transformations, tant au sein du texte qu'entre textes.

2/ (i) Si le morphème est bien l'unité linguistique élémentaire, le texte demeure l'unité minimale d'analyse, car le global détermine le local. (ii) Tout texte procède d'un genre qui détermine sans les contraindre ses modes génétique, mimétique et herméneutique. (iii) Par son genre, chaque texte se relie à un discours. (iv) Tout texte doit être rapporté à un corpus pour être interprété. (v) Le corpus préférentiel d'un texte est composé de textes du même genre. Les parcours interprétatifs au sein du texte sont inséparables des parcours interprétatifs dans l'intertexte nécessaire que constitue le corpus.

3/ (i) La problématique interprétative dépasse les textes et peut s'étendre à d'autres objets culturels, comme les images (susceptibles des mêmes méthodologies : recueil de corpus, détermination des genres, indexation par des traits de l'expression).

(ii) La typologie et l'analyse des objets culturels exige une réflexion anthropologique. Se dissociant des systèmes de communication animaux, les langues humaines permettent trois types de repérages (notamment dans les domaines de la personne, du temps, de l'espace ou du mode) : elles distinguent une zone de coïncidence (zone *identitaire*), une zone d'adjacence (zone *proximale*) et une zone *distale* (le IL, l'autrefois, le là-bas, l'irréel) ; en bref, elles permettent de parler de ce qui n'est pas là. Les objets culturels permettent les médiations entre ces zones qui assurent le couplage de l'individu avec son environnement sémiotique : à la frontière entre la zone identitaire et la zone proximale, on trouve les *fétiches* (comme par exemple le téléphone portable) ; à la frontière entre ces deux zones et la zone distale, on trouve les *idoles*<sup>15</sup>.

(iii) La sémiotique des objets culturels appelle enfin une réflexion sur l'ensemble des sciences de la culture<sup>16</sup>.

Ces propositions se situent à différents niveaux de réflexion :

(i) Au niveau gnoséologique, qui intéresse la théorie de la connaissance, il convient de rompre avec le postulat que la connaissance est une représentation de l'Être ou des êtres : c'est une *pratique* ou plus exactement, un moment réflexif et critique sur des pratiques sociales différenciées.

(ii) Au niveau épistémologique, qui intéresse la théorie de la science, il nous incombe de caractériser et d'individualiser les objets culturels de manière à ce qu'ils deviennent lisibles et le demeurent. Il s'agit d'un processus progressif, mais sans fin, car aucune lecture scientifique n'épuisera un texte ; en revanche, on peut problématiser ses lectures, les rapporter à leurs conditions et les hiérarchiser.

(iii) Au niveau proprement théorique, il importe de rompre tout à la fois avec une conception trop forte de la théorie, dérivée de la philosophie systématique, aussi bien qu'avec l'empirisme non-critique aujourd'hui dominant dans ce qu'on appelle la "science normale" : l'appareil théorique ne peut prétendre à une systématisme complète et doit prévoir les moyens de son évolution, qu'il s'agisse de son approfondissement ou de sa simplification, dès lors que des applications le nécessitent. Il doit donc interdéfinir les concepts descriptifs nécessaires, mais sans ambition axiomatique déplacée.

La reconnaissance de la complexité empêche au demeurant de considérer les systèmes de signes comme des codes ou les langues comme des systèmes : dans toute sémiotique sont en jeu une *multiplicité* de systèmes. Leur interaction peut être optimisée, mais ils ne

---

<sup>15</sup> Ébauchée par Aristote au début du *Peri hermeneias*, puis longuement reformulée jusqu'à Ogden et Richards, la *médiation sémiotique* suppose un rapport problématique entre les choses, les mots et les concepts. Les réflexions millénaires qui font l'ordinaire de la sémiotique du signe gagneraient à tenir compte de la *médiation symbolique* qui s'établit entre les zones identitaire, proximale et distale : on comprendrait mieux alors l'autonomie du symbolique tant à l'égard des choses que des concepts et l'on pourrait ainsi définir un champ d'objectivité propre sans le subordonner à une physique (fût-elle naïve) ou à une psychologie (fût-elle cognitive). Voir l'auteur, Représentation ou interprétation ? — Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in V. Rialle et D. Fissette (dir.), *Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996, pp. 219-239.

<sup>16</sup> Voir l'auteur, ch. 14, dans *Une introduction aux sciences de la culture* (Paris, PUF, 2002).

peuvent être pour autant subsumés par un métasystème.

(iv) Au niveau méthodologique enfin, on doit pouvoir varier les méthodes en fonction des tâches, c'est à ce prix que la théorie devient applicable — d'où mon plaidoyer pour une *sémantique applicable*. Ses applications sont diverses, aussi bien dans le domaine des humanités (corpus latins et médiévaux) que sur des corpus contemporains, qu'ils soient littéraires, scientifiques ou médiatiques. Elles intéressent également la traductologie. Par ailleurs, la sémantique de corpus est appelée à renouveler les domaines de la recherche d'information et de la représentation des connaissances.

*Situation de la sémiotique.* — Le champ de la sémiotique n'est pas établi, et, par bonheur sans doute, elle n'a pu se disciplinariser. Je reste d'ailleurs partisan d'une conception fédérative de la sémiotique : la linguistique est dans cette perspective la *sémiotique des langues* — que l'on dit *naturelles* bien qu'elles soient culturelles de part en part.

Dans la tradition occidentale, les théories des signes et du sens ont un fondement logique et ontologique, des stoïciens à Locke et de Peirce à nos jours. Le cadre intellectuel de la sémiotique reste dominé par l'opposition entre l'intentionnalisme augustinien (dont hérite Peirce) et le référentialisme aristotélien (le néo-thomisme l'emporte chez des auteurs comme Eco, Courtés, Beuchot, Deely). Les signes restent trop souvent conçus comme des instruments de connaissance et le cognitivisme n'a fait que mettre à jour ce postulat traditionnel, que ce soit sous sa forme chomskienne ou californienne. Les catégories aristotéliennes et kantienne figurent toujours dans les inventaires d'universaux cognitifs, et l'on continue trop volontiers à (re)construire le sujet transcendantal devenu cognitif, comme nous le sommes tous peu ou prou.

Depuis la création de l'Association internationale de sémiotique à la fin des années soixante, on a l'habitude d'opposer Saussure et Peirce, et l'on est sommé de choisir entre deux Pères fondateurs. Cette gigantomachie est inutile, car leurs projets ne sont pas comparables : Peirce est un philosophe d'une grande stature, un métaphysicien génial qui affirme que l'homme est un signe. Saussure en revanche reste un linguiste qui se garde de toute croyance et même de toute ontologie.

La sémiotique pourra se constituer quand on aura convenu que tout n'est pas signe. Or, le pansémiotisme n'a cessé de se développer, de la zoosémiotique à la sémiotique physique, la sémiophysique, la sémiotique de l'ADN, celle des particules élémentaires, etc.

La sémantique interprétative appartient en revanche au courant général du saussurisme, tel qu'il a été illustré par des auteurs aussi différents que Hjelmslev et Coseriu. Le statut de ce courant de recherche a été obscurci par la stigmatisation rituelle du "structuralisme", réduit abusivement à des thèses universalistes, voire à une sorte de binarisme jakobsonien. On amalgame d'ailleurs sous l'étiquette commode de "structuralisme" le fonctionnalisme tchèque de l'entre-deux-guerres, la glossématique danoise, le distributionnalisme américain des années 1940 aussi bien que le conglomerat journalistique Lacan-Greimas-Barthes-Lévi-Strauss-Althusser-Foucault, aussitôt proclamé que jugé dépassé, la plupart des structuralistes s'étant d'ailleurs soudain métamorphosés en post-structuralistes.

Le saussurisme n'a cependant pas démérité. Depuis la découverte en 1996 du manuscrit de Saussure intitulé *De l'essence double du langage*, un vaste mouvement international d'édition et de réévaluation de l'oeuvre de Saussure a permis de périmer définitivement les simplifications des éditeurs du *Cours de linguistique générale*. Non seulement on découvre une pensée de la complexité, mais on peut relier les différents aspects de l'oeuvre de Saussure tout en remettant en perspective le saussurisme du XX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi le *néo-saussurisme* a un rôle important à jouer dans le renouvellement de la linguistique<sup>17</sup>.

Pour éviter d'isoler les signes et de réifier le sens, on peut interroger les théories des signes et du sens à la lumière de ces quelques principes grossièrement résumés :

(i) La caractérisation des signes dépend des parcours interprétatifs : selon le contexte, le "même" signe pourra fonctionner comme indice, index, symbole, etc. L'étude des pratiques interprétatives commande donc celle des signes.

---

<sup>17</sup> J'avais d'ailleurs intitulé *Après Chomsky, Saussure* une table-ronde du colloque *Révolutions saussuriennes* (Genève, juin 2007).

(ii) L'objet de la sémiotique n'est pas fait de signes, mais de performances complexes, comme l'opéra, les rituels, etc. Le complexe précède le simple et délimiter des signes exige déjà des opérations méthodologiques non-triviales.

(iii) Comme la caractérisation des textes et autres performances sémiotiques est *différentielle*, elle suppose la constitution et l'analyse critique de corpus.

(iv) Les signes ne sont pas par nature les instruments de la pensée ni l'expression de comptes rendus de perceptions. Le sémiotique, fait de performances complexes, constitue le milieu humain : ce milieu n'est pas un instrument, mais le monde où nous vivons et auquel nous avons à nous adapter. La problématique de la représentation le cède alors à celle du *couplage* — dans le sens de Üexküll.

(v) Bien que la pragmatique privilégie le *hic et nunc*, l'environnement humain comprend des foules d'objets absents, ou qui du moins sont dépourvus de substrat perceptif immédiat : ils peuplent ce que j'ai proposé d'appeler la *zone distale*, à laquelle entendent accéder aussi bien les sciences que les religions. Parce que les signes ne sont pas référentiels, ils permettent de créer des mondes : celui où vous lisez ce livre n'en est qu'un exemple parmi d'autres.

Les interactions au sein de la société sont sous la rection de la zone distale par la médiation de lois (rationnelles, politiques, religieuses, etc.). C'est une raison supplémentaire pour dépasser la problématique de la communication dans celle de la transmission : nous n'instituons et n'utilisons nos normes pratiques que relativement à des lois.

*Les textes : de la linguistique aux sciences de la culture.* — Au XIX<sup>e</sup> siècle, la linguistique était tentée par le modèle des sciences de la vie (cf. la théorie darwinienne de Schleicher) ; au XX<sup>e</sup> siècle, après Chomsky notamment, on s'est appuyé sur le cousinage de la théorie des grammaires et de la théorie des langages formels pour tenter de l'inclure dans les sciences logico-formelles. Aujourd'hui, l'échec des programmes de formalisation et l'essor du néo-darwinisme ont entraîné le renouveau les programmes de naturalisation : on cherche sans le trouver d'ailleurs, l'organe du langage, on écrit le plus sérieusement du monde de petits romans anthropologiques sur l'origine du langage, on découvre des "gènes du langage", etc. Ces recherches ne nous apprennent rien ou presque sur les langues. Pourtant, la diversité des langues demeure le problème fondateur de la linguistique – à la différence des autres disciplines qui traitent du langage (philosophie, sociologie, neurolinguistique, etc.).

Sans origine connaissable faute de données, les langues sont des créations collectives continuées chaque jour, car chacun de leurs usages les modifie potentiellement. Elles sont faites de textes oraux ou écrits, objets culturels produits au sein de pratiques sociales qui appartiennent à l'histoire. Il en va de même pour les autres performances sémiotiques (images, films, musiques, etc.).

La sémiotique des textes et des autres performances complexes relève donc de plein droit d'une *sémiotique des cultures*. Or une culture n'est compréhensible, c'est-à-dire caractérisable de manière critique, qu'au sein d'un corpus constitué par d'autres cultures ; aussi les sciences de la culture sont-elles nécessairement historiques et comparatives.

La sémiotique des cultures reste mal comprise, car elle s'oppose tant à l'universalisme cognitif (qui accompagne à sa manière la mondialisation) qu'aux nationalismes et aux communautarismes divers pour lesquels les cultures sont des monades au mieux isolées, au pire combattantes.

Laissons ouverte la question de savoir si la sémiotique est une science de la culture parmi d'autres – j'estime pour ma part qu'elle n'est pas une discipline, mais une réflexion fédérative qui intéresse l'ensemble des sciences de la culture. Or ces sciences échappent aux canons réducteurs de la *Big Science* : par leur dimension critique, leur difficulté à expérimenter sur des "faits" non répétables, leur volonté de caractériser des objets singuliers alors qu'on croit qu'il n'y a de science que du général. Elles sont donc en voie d'être divisées et réparties entre les disciplines de la cognition et les disciplines de la communication. De fait, pour l'essentiel, ce démembrement délèguerait le problème de la culture aux industries de la communication (des médias à l'*entertainment*) et il perdrait alors toute dimension

critique<sup>18</sup>. Il est d'autant plus nécessaire que les sciences de la culture précisent leur spécificité épistémologique : sciences des valeurs et non des faits, des conditions et non des causes, des individus et non des universaux, des processus et non des êtres, des occurrences et non des types, elles ne se fondent pas sur des ontologies, mais doivent élaborer une praxéologie.

Les sources gagnent à être multipliées. Au-delà des disciplines d'aujourd'hui, il faut bien rappeler l'actualité persistante de la pensée. Des sources d'inspiration qui peuvent paraître lointaines n'ont rien perdu de leur fraîcheur, le *Traité du sublime* du pseudo-Longin, le *De doctrina christiana* de saint Augustin qui articule une théorie du signe et une théorie de l'interprétation des textes, *L'agudeza y arte del ingenio* de Baltazar Gracián, admirable traité de sémantique textuelle, la *Scienza nuova* de Giambattista Vico, les fragments de Friedrich Schlegel, l'herméneutique de Schleiermacher, etc. Ces sources rétrospectives sont depuis deux siècles ordonnées dans le projet comparatiste et historique des sciences de la culture. En diversifiant les objets d'étude et les traditions intellectuelles, il importe aujourd'hui de quitter l'espace spéculatif des sémiotiques universelles pour construire une sémiotique générale des cultures, tout à la fois historique et comparative.

Elle prend pour tâche de lire et de décrire de façon critique les cultures. En linguistique, elle peut s'inspirer de Humboldt, Steinthal, Bréal, Meillet, Dumézil ; en anthropologie, de Boas, Hocart, Lévi-Strauss, Geertz, Désveaux. Il faudrait aussi citer Erwin Panofsky en iconologie, Carlo Ginzburg en histoire, etc.

Pour l'intelligibilité générale de ces références aujourd'hui, il convient de restituer les termes d'un débat resté largement implicite, qui oppose ou du moins distingue deux conceptions des sciences de la culture. Il a sous-tendu l'histoire du saussurisme, comme du structuralisme qui en est issu.

Le saussurisme a emprunté deux voies inégalement représentées dans son développement : soit comparative, soit axiomatique. Saussure évoque à plusieurs reprises une "algèbre", mais ses études de textes, notamment sur les légendes germaniques, ne problématissent pas l'analyse narrative de cette manière et innovent dans le cadre général du comparatisme.

Vladimir Propp, dans la *Morphologie du conte*, qui reste indépendante de la tradition saussurienne, mais qui sera considérée par les structuralistes comme une étude fondatrice, propose une modélisation formelle de l'analyse du récit. Elle a une apparence abstraite, mais les structures considérées figurent des invariants au sein d'un corpus et n'ont pas de caractère calculatoire. *Les racines historiques du conte merveilleux*, ouvrage ultérieur boudé par les structuralistes et toujours inédit en français, restituera la dimension historique et comparée de cette étude sur la structure du conte populaire russe.

Dans la tradition saussurienne proprement dite, c'est Louis Hjelmslev, de formation comparatiste pourtant, qui ira le plus loin dans la voie d'une axiomatique : la *Théorie du langage* ou *Glossématique* est une logique descriptive purement intensionnelle en rupture avec la logistologie russellienne.

L'œuvre considérable de Claude Lévi-Strauss commence par une sorte d'axiomatique des relations de parenté. *Les structures élémentaires de la parenté* seront réfléchies et leurs méthodes transposées à d'autres objets, et notamment à des récits, dans les volumes de *l'Anthropologie structurale*. En revanche, le grand cycle d'études des *Mythologiques* déploie pour l'essentiel une vaste synthèse comparatiste sur les mythes amérindiens. Le projet de formalisation n'est pas abandonné, mais semble dépassé par la complexité des transformations entre les mythes, que seule la métaphore musicologique permet d'imaginer. Ce qui unit ces deux phases grossièrement distinguées, c'est l'hypothèse cognitive, ou du moins la référence constante à l'esprit humain voire au cerveau. L'axiomatique et la méthode comparatiste peuvent se concilier alors – mais par l'exclusion de l'histoire. Certes, les corpus mythiques étudiés par Lévi-Strauss ne sont pas datés, et donc considérés en une synchronie par défaut ; mais le refus de l'histoire va plus loin, il est théorisé dans une critique de la

---

<sup>18</sup> Je considère pourtant l'*Orlando furioso* de l'Arioste comme une parodie extraordinairement spirituelle des *videogames* et de leurs sempiternels échanges de horions qui nous ramènent, sous couvert d'*heroic fantasy*, aux romans de chevalerie les plus mornes.

diachronie.

Greimas enfin, de formation comparatiste, se réclame de Saussure et de Hjelmslev pour édifier une sémiotique logicisée élémentairement dans le “carré sémiotique”, et dans une représentation propositionnelle des récits inspirée de Reichenbach. Elle ne cessera de se restreindre à un niveau narratif fondamental constitué de trois actants et deux relations. Là encore, l’axiomatique l’emporte sur le comparatisme – pourtant mis en œuvre dans les analyses de contes lituaniens.

La tentation axiomatique de la tradition saussurienne conduit à réifier des modélisations logiques élémentaires en “modèles constitutionnels”, conduisant à un appauvrissement qui a semblé légitimer l’injuste dépréciation du structuralisme. Or il s’agit d’utiliser ces modélisations pour rendre compte de la complexité, non pour parvenir à des simplifications illusoire.

L’axiomatisme veut expliquer le complexe par le simple en le dérivant par diverses combinaisons. En revanche, le comparatisme montre sa fécondité en trouvant autre chose que ce qu’il cherche ; s’il dégage du simple dans le complexe, c’est pour retourner à la complexité.

Une clarification épistémologique s’impose. C’est le rapport avec l’histoire qui détermine le statut de l’axiomatique : on sait qu’en raison de leur complexité, les processus historiques ne sont pas formalisables sur le mode axiomatique. En revanche, des approximations probabilistes sont utilisables dans certaines limites, par le biais des statistiques notamment.

Le sens étant fait de différences instaurées et interprétées, les problèmes qui incombent à la sémiotique concernent la diversité et l’histoire — non l’unité et l’origine, questions qui me semblent plus métaphysiques que scientifiques.

Toutefois la pensée scientifique standard reste tributaire à sa manière de la différence ontologique entre l’Être et les Étants, mille fois remise en jeu de Platon à Heidegger. Portant le sceau du dualisme pythagoricien, cette différence ne produit pas de sens, mais sous-tend une conception classificatoire de la connaissance encore illustrée de nos jours par les ontologies. Elle a été en effet transposée en différence entre type et occurrence : on considère qu’une occurrence est décrite dès lors qu’on peut la rapporter à son type ; mais seules les différences entre les types sont prises en considération, bien qu’aucune méthodologie empirique ne permette de les qualifier.

La relecture du corpus saussurien, la problématique de la diversité culturelle associée à la réfutation de l’ethnocentrisme pourraient conduire à restituer la méthodologie comparative et historique réfléchie et refondée par Saussure, de manière à en faire un organon des sciences de la culture.

Ferdinand Gonseth distinguait deux stratégies épistémologiques : la stratégie de fondement et la stratégie d’engagement. Vraisemblablement, les sciences de la culture n’ont pas accès à des stratégies de fondement, sauf à se fonder en Dieu (les sciences « humaines » jadis étaient subordonnées aux sciences « divines ») ou dans la Nature (les programmes de naturalisation reprennent cette subordination en la transposant aux sciences de la nature).

Même si elles peuvent au besoin utiliser des modélisations plus ou moins formelles, les sciences de la culture ne peuvent être fondées déductivement<sup>19</sup>. Elles prennent pour objet des systèmes de valeurs : or une valeur ne se fonde pas, elle s’éprouve et se transmet dans une pratique commune, par un partage contractuel plus ou moins conscient. Toutefois, et paradoxalement, en tant que support et concrétisation de valeurs, un objet culturel ne peut être décrit si l’on se contente de partager ces valeurs : en traiter sur le mode de l’évidence renforcerait simplement un conformisme et perpétuerait la doxa dont procèdent les valeurs. C’est là une des apories que rencontre l’observation participante de mise dans les *cultural studies*. De fait, les valeurs ne sont véritablement descriptibles que si l’on établit une distance critique : comment un système de valeurs pourrait-il être décrit sans être remanié par le système de valeurs de l’observateur, qui, dans les sciences de la culture, est aussi un

---

<sup>19</sup> Saussure en convenait à propos de ses célèbres dichotomies : « Ne parlons ni de principes, ni d’axiomes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations* » (*op. cit.* 2002, p. 123).

interprète ? C'est dire la nécessité de la dimension critique nécessaire aux sciences de la culture : en instituant une distance réglée avec le préjugé, l'erreur, le mensonge, elles se donnent la possibilité de contextualiser leurs observables pour leur donner sens.

*Questions d'avenir.* — L'agenda d'un courant de recherche ne peut se prédéterminer, mais l'on peut formuler quelques interrogations.

a/ Nous avons besoin d'une clarification épistémologique de la sémiotique. Son champ n'est pas clairement délimité puisque toutes sortes de disciplines, scientifiques ou non (comme la philosophie), peuvent prétendre à bon droit traiter des signes et du sens. Évoquer l'interdisciplinarité suffirait d'autant moins que la sémiotique contemporaine, dans certains de ses cantons, voisine avec les choix déconstructionnistes des *cultural studies*, voire avec le *New Age* et des rêves comme la *Gaïa Hypothesis* qui font de la Nature un avatar renouvelé de la Grande Déesse.

b/ Les neurosciences disposent maintenant de moyens d'investigation nouveaux et puissants, mais la neurolinguistique et la "neurosémiotique" sont restées tributaires des hypothèses dépassées de la philosophie du langage ; elles gagneraient à tester de nouvelles hypothèses, par exemple sur la formation des représentations lors de la lecture ou du suivi d'un film. C'est aux spécialistes des textes et des autres performances sémiotiques de formuler des hypothèses et de collaborer à la mise en place de nouveaux protocoles expérimentaux.

Divers paradigmes cognitifs considèrent le langage comme un compte rendu de perceptions, soit par référence à des objets, soit en évoquant une présence phénoménologique. Je dirais plutôt que le langage est un *objet de perception* : c'est évident pour le signifiant mais aussi pour le signifié, c'est pourquoi j'ai développé le thème de la *perception sémantique*. Un programme de recherche coordonné sur ce thème me semble prometteur.

c/ Une importante demande sociale intéresse le Web et l'ensemble des mondes virtuels, en y comprenant les *videogames*, la génération assistée de récits interactifs, etc. Or les sémioticiens sont restés en retrait et, faute sans doute de compétence technique, n'ont pas approfondi les questions concernant les documents numériques.

Le "Web sémantique", devenu une sorte de discipline internationale, puise à peu près exclusivement ses références dans la sémiotique logico-positiviste d'une philosophie du langage dépassée. C'est un obstacle pour une sémantique (et une sémiotique) du Web : par exemple, les ontologies sur lesquelles il repose pour l'essentiel ne tiennent aucun compte de critères comme les genres des documents, la fiabilité et l'authenticité des sources, la variabilité culturelle. Articulée à une philologie numérique et à une herméneutique assistée par des outils de linguistique de corpus, une sémantique du web peut tenir compte de ces phénomènes et dépasser la problématique de la représentation des connaissances pour améliorer la recherche d'information : l'information n'est en effet aucunement séparable de ses substrats sémiotiques.

N. B. : Je remercie Évelyne Bourion et Peer Bungaard de leurs critiques et suggestions.